

À Jean-Loup

## I

En mai 1864, il y avait, dans le port de Cette, un trois-mâts nantais qui portait un nom rare et édifiant : *Fæderis Arca*. C'était l'arche d'alliance, la nef mystique, la communion des fidèles, le refuge des pécheurs, quelque chose enfin d'angélique et de rassurant. Comme l'a dit un chroniqueur du temps, la Providence ne devait pas ratifier cette invocation. Un mois plus tard, en effet, la mer étant belle et le ciel sans nuages, le navire, taché de sang, disparaissait dans l'Atlantique.

Transmis par l'armateur, un ordre était venu de Paris requérant le capitaine du *Fæderis Arca* de prendre un chargement de vins et spiritueux à destination de la Vera Cruz. C'était l'époque où le génie politique de Napoléon III, vivement encouragé par l'ambition de quelques financiers

marrons, venait d'embarquer la France dans l'aventure mexicaine. Comme le disait avec une admirable clairvoyance le ministre Rouher, cette entreprise était «la grande pensée du règne». Le danger des grandes pensées, quand elles sont du règne, c'est qu'elles ont les moyens de passer à exécution. En effet, les choses avaient commencé plutôt mal et déjà plusieurs milliers de zouaves étaient morts là-bas, clairon sonnante et baïonnette au canon, sans pouvoir expliquer aux Mexicains les belles raisons de l'empereur qui voulait acclimater sous les tropiques les bienfaits de l'empire libéral. Quand on est la proie des chimères et le jouet des tricoteurs interlopes, on ne chicane pas à un zouave près, et les beaux bataillons, débarqués clique en tête, continuaient à fondre au soleil mexicain dans les ravins à coupe-gorge et le vomi noir de la fièvre jaune.

Cependant, la grande pensée du règne se développait harmonieusement de Compiègne aux Tuileries parmi les belles en crinoline et les trafiquants à cigare. Convenablement chambré, bluffé dans les grandes largeurs, l'innocent Maximilien voguait maintenant vers son empire aztèque en caressant sa barbe blonde, tandis qu'à Paris son cousin Napoléon, le regard un peu poché, lissait la pointe effilée de ses moustaches en disant : «Je lui donne un tas d'or avec

un trône dessus.» Pour arroser dignement ce trône, ordre fut donné d'envoyer là-bas quelques cargaisons de fines bouteilles et de gros rouge. Déjà les affairistes, conquis par un idéal nourricier, avaient chargé plusieurs vaisseaux de barriques afin d'entretenir le moral des généraux et rougir un peu l'eau croupie qui chauffait dans le bidon des zouaves. Mais la diplomatie avait soif. Un archiduc patronné par la France ne lésine pas sur les libations de bienvenue. Quand on arrive chez les gens, de si loin, pour les combler d'idées généreuses, quelques bonnes bouteilles facilitent la tâche, et, pour avaler les pilules impériales, un petit coup de sec ou de vin cuit n'est pas de refus. Le triomphe du libéralisme autocratique pouvait dépendre d'une dernière tournée de cognac ou de frontignan et c'est ainsi qu'un beau matin de mai 1864, le capitaine Richebourg, du *Fæderis Arca*, fut mis en demeure d'appareiller au plus vite avec une cargaison de vins et spiritueux. À bien réfléchir, ce n'était pas une cargaison bien convenable pour une arche d'alliance.

– Cela me contrarie énormément, dit le capitaine de sa voix grave et douce, je n'ai jamais appareillé dans des conditions aussi mauvaises. On n'improvise pas des voyages comme ça, au pied levé. C'est une mauvaise plaisanterie.

Dans le bureau du courtier maritime, le capitaine était assis, un peu raide, au bord d'un canapé avachi. Il n'avait pas tout à fait soixante ans, mais il naviguait depuis l'enfance, et quarante-cinq ans de fatigue et d'insécurité commençaient à lui donner les apparences d'un vieil homme. Vieil homme bien droit, un rien solennel, avec un air d'ennui dans ses yeux bleus bordés de rouge. Un peu de candeur aussi dans sa bouche entrouverte. Des cheveux longs et rares coiffaient avec économie son crâne qui restait blafard jusqu'au niveau habituel de la casquette. Le reste du visage était rouge brique, finement ridé jusqu'aux oreilles et sur la nuque. L'ensemble ne faisait pas excessivement énergique, mais il avait de la mâchoire et son bas de figure, déjà lourd, s'alourdissait de favoris grisonnants, taillés avec soin pour laisser à nu toute la rondeur d'un petit menton dur. Son vêtement était moitié redingote et moitié veston, de couleur sombre, boutonné près du col au premier bouton de cuivre. Il tenait sur ses genoux un chapeau melon de forme assez haute.

– Vous me contrariez énormément, reprit-il.

– Prenez-vous-en aux autorités supérieures, ce n'est pas moi qui vous presse, dit le courtier en agitant une liasse de papiers au-dessus de la table. Vous avez lu ? L'armateur, le marchand de

vins, l'intendance, le gouvernement, Paris, tout le monde est pressé : immédiatement et sans délai, disent-ils, je ne cherche pas à comprendre et je n'y peux rien si le Mexique a soif.

Le capitaine haussa les épaules :

– Je n'ai pas d'équipage. Demain, je bouclais mon coffre et je partais pour Nantes. Ça encore, tant pis, naviguer est mon état, mais je n'aime pas naviguer sans équipage.

– Un équipage ? C'est l'affaire d'une soirée, vous le savez aussi bien que moi. Un cigare ?

Le capitaine esquissa un geste qu'il termina gauchement par un grattage d'oreille. En principe, M. Richebourg acceptait tous les cigares offerts, mais celui-ci, tout de même, s'ajoutait trop bêtement à une réflexion trop stupide :

– En une soirée ? dit-il. Vous en avez de bonnes, je ne trouverai rien de sérieux ici en une soirée, ni même en deux.

– Admettons. Et puis après ? Il n'est pas stipulé non plus que vous ayez à embarquer un équipage sérieux, fit observer le courtier avec un sourire niais. S'il fallait toujours naviguer avec des équipages triés sur le volet, mon épicier serait capitaine au long cours.

– Je vous serais obligé de me parler décemment, dit le capitaine d'une voix qui, effectivement, laissait peu de marge à la plaisanterie.

Le courtier referma doucement la boîte à cigares, ôta ses lunettes et se mit à en essuyer les verres, lentement, avec un bout de chemise qu'il avait tiré de son pantalon :

– Je n'ai pas l'habitude de plaisanter avec les affaires de l'État, dit-il en promenant son regard myope, insaisissable, autour du capitaine. Je vous rappelle qu'il ne s'agit pas d'un négoce quelconque, ni d'un contrat qu'on puisse discuter à loisir, ni même d'une vulgaire commande de pinard à soldats comme l'État en passe pour les garnisons d'Algérie. Non. L'affaire qui vous est confiée se rattache étroitement à la guerre du Mexique, laquelle ne s'accommode pas du train-train routinier des fournitures de guerres banales. Et vous n'ignorez pas, mon cher capitaine, continua-t-il en accrochant les pouces dans les entourures de son gilet de piqué blanc à pois jaunes, vous n'ignorez pas que cette expédition, décidée par l'empereur en accord avec les Chambres, est une entreprise...

– Je sais.

– Le Commerce et la Guerre... reprit l'homme avec un regain d'emphase en soulevant les deux bras pour exprimer le développement à la fois solidaire et parallèle de ces choses importantes : le Commerce et la Guerre...

– Je sais.

Le ton indiquait nettement que M. Richebourg n'était pas disposé à suivre la discussion sur les sommets.

– Il se peut, capitaine, que vous désapprouviez cette guerre, ça ne me regarde pas, mais vous devez comprendre...

Habituellement dédaigneux de politique, peu tourné vers les histoires de militaires et à peine ému par Solferino, le capitaine Richebourg avait néanmoins quelque raison de s'intéresser à la guerre du Mexique. Son filleul, qui lui tenait lieu de garçon, était parti dans les zouaves du corps expéditionnaire et les zouaves, dont il se moquait naguère comme de barbus facétieux, lui inspiraient aujourd'hui de l'indulgence et même un commencement de sympathie depuis qu'il en avait vu un régiment massé sur le pont de l'*Amphitrite* pour appareiller en fanfare par une bonne brise de nordet qui rabattait les escarbilles dans la grand-voile et les glands de chéchia dans les visages poilus.

– Pratiquement, dit enfin le courtier, il s'agit d'une réquisition doublée d'un ordre de mission.

– Pratiquement, répondit le capitaine, je n'ai pas d'équipage.

– L'empereur s'est bien chargé de trouver les régiments, vous pouvez bien trouver un équipage.

M. Richebourg, ayant froncé les sourcils, parut étudier avec soin l'idiotie de cet argument, puis il saisit son melon à deux mains et se leva en disant que la conversation n'avait plus d'intérêt pour lui. Alors, brusquement, le courtier remit ses lunettes et lança bout à bout d'une voix sévère quelques aphorismes sur la nécessité qui fait loi, le devoir à tous les échelons, l'heure qui n'était pas aux tergiversations pusillanimes, et les maçons au pied du mur, et à la guerre comme à la guerre, cependant que le capitaine s'était approché de la fenêtre ouverte et regardait vers le port en se tirant les poils d'un favori. L'image de son filleul lui revint à l'esprit, comme pour peser affectueusement sur le débat, mais les discours du courtier commençaient à l'irriter sérieusement. Il eut envie de lâcher un gros mot et se contenta de l'articuler vigoureusement en soi-même. Élever la voix sur la dunette, quand ça en valait la peine, lui était déjà difficile ; se mettre en colère dans le bureau d'un gratte-papier lui parut indécent. Il se contenta d'appuyer son chapeau melon contre l'oreille pour montrer que ce discours l'importunait.

– Bon, bon, dit l'homme, n'en parlons plus. Je vous ai mis en face de vos responsabilités.

Le capitaine haussa les épaules et reprit sa touffe de favoris entre le pouce et l'index. Tourné

vers le spectacle du port, le visage avait repris l'expression distraite et rêveuse qui lui était habituelle et pouvait aussi bien trahir le flottement de son âme que dissimuler une vigilance aiguë. Tandis qu'il cherchait des yeux son bateau, l'image du filleul se précisa en lui sous les apparences d'un zouave écrasé par le barda, le front suant sous la chéchia de travers et les lèvres séchées par la soif. L'eau des puits est suspecte. Les officiers conseillent de la couper de vin rouge. Même pas une bouteille chez la cantinière pour fêter l'escarmouche. Et là, sur le quai, roulaient des tonneaux que le capitaine suivait des yeux, machinalement. Ils vont se ranger le long du bassin Vauban où sont les navires de commerce, caboteurs pour la plupart, et parmi lesquels, seul de son espèce long-courrière, le *Fœderis Arca* se fait aisément reconnaître. Il est amarré entre une grosse tartane de sel et un vieux brick espagnol qu'il domine de sa mâture à moitié repeinte. Pendant le voyage de retour, le mauvais temps avait arrêté les travaux de propreté. C'est humiliant de repartir ainsi bariolé : mâts de perroquet au blanc de céruse et vergues hautes immaculées avec fusées vert amande, et bas-mâts encore sales. Un drôle d'effet. Les gens du métier n'ignorent pas qu'on repeint de haut en bas, mais, comme ça, au premier coup d'œil,

on dirait une pourriture venant des racines et qui bientôt va gagner les rameaux encore vifs. Cette vision d'un gréement végétatif ne troubla pas longtemps le capitaine qui avait l'imagination courte et bientôt rappelée à l'ordre. Il savait que le bateau était bon. Si les manœuvres avaient du mou et les enfléchures un petit air de laisser-aller, il savait qu'en les ridant même à bloc, rien ne péterait. La coque aussi était saine, raclée depuis peu. Petit trois-mâts, mais vaillant. À Nantes, il ne faisait guère impression, au milieu des grands cap-horniers de mille tonneaux, mais il faut avouer qu'ici, à l'échelle du petit port et des tartanes, il avait l'air de quelqu'un.

C'était un trois-mâts barque, soit dit en passant pour le lecteur informé qui tiendrait à orner sa lecture d'images précises. D'ailleurs je ne tiens pas à traiter cette aventure de mer en fantaisie. Nous ne sommes pas dans la poésie hasardeuse, mais dans l'histoire qui s'est passée pour de vrai, et j'aurai assez de choses à inventer pour ne pas négliger les éléments authentiques dont je dispose. C'est même une grande satisfaction pour moi de n'avoir pas à doter le *Fœderis Arca* d'un gréement de ma façon. Que le *Bateau ivre* soit goélette mâtinée de lougre à civadière ou bisquine flûtée à livarde, peu importe au génie de Rimbaud, le lecteur s'en

fiche et peut-être l'aberration des formes et l'insanité du gréement sont-elles dans la nature dudit bateau, ou consécutives à son genre d'ivresse. Mais le *Fæderis Arca* était un trois-mâts barque et nous verrons bientôt que, même pris de boisson et saoul comme une gondole polonaise, il ne cessera jamais d'être un trois-mâts barque, c'est-à-dire gréé de deux phares carrés avec l'artimon à brigantine. Je sais donc où je mets le pied, et sur quel indiscutable bâtiment je prends le lecteur à mon bord. Moins bons marcheurs que les trois-mâts carrés, les navires de ce genre ont quelquefois la prétention de lofer avec plus d'aisance et l'indiscutable avantage d'économiser au moins trois hommes d'équipage. Le *Fæderis Arca* en avait quinze à son dernier voyage et, suivant l'usage après les campagnes lointaines, les hommes avaient été aussitôt payés, mis à terre et tout le monde était rentré chez soi, quelque part entre le Morbihan et la Vendée. Tous matelots de qualité honnête, ni anges ni pirates, et formant un équipage au long cours comme, de toute évidence, le port de Cette ne pouvait pas en fournir.

– Cette question d'équipage me contrarie beaucoup, répéta le capitaine, de sa voix grave et douce, comme s'il eût abordé le sujet pour la première fois.